

L'artiste, son double... et leur copie en trois exemplaires *Synecdoche, New York* de Charlie Kaufman

Pierre Barrette

Number 140, December 2008, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (2008). Review of [L'artiste, son double... et leur copie en trois exemplaires / *Synecdoche, New York* de Charlie Kaufman]. *24 images*, (140), 61–61.

L'artiste, son double... et leur copie en trois exemplaires

par Pierre Barrette

À juste titre sûrement, on présente Charlie Kaufman comme l'un des scénaristes les plus doués de sa génération: celui à qui l'on doit l'écriture de *Being John Malkovich*, *Human Nature*, *Adaptation*, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* et qui a travaillé notamment avec Spike Jonze et Michael Gondry nous a habitués à un ton résolument surréaliste et à des univers aussi complexes que déjantés, bref, à un cinéma étonnamment cérébral dans le contexte de la production états-unienne actuelle. Et pourtant, *Being John Malkovich* – que d'aucuns ont considéré comme les élucubrations postmodernes d'un auteur délirant – a des airs de conte sage pour les tout-petits à côté de *Synecdoche, New York*, première œuvre dont Kaufman signe aussi la réalisation.

D'entrée de jeu, il faut dire que tout n'est pas réussi dans ce film dont les défauts sont à la mesure des ambitions, c'est-à-dire titanesques. L'histoire débute pourtant assez lentement, sur un mode presque réaliste: Caten Cotard (Seymour Hoffman) est un metteur en scène de théâtre, marié à une artiste peintre et père d'une petite fille, dont on découvre qu'il est sujet à des accès de dépression, bientôt nourris par une multitude d'affections bizarres qui se mettent inopinément à perturber sa santé. Lorsque sa femme le quitte, les choses prennent une tournure pour le moins étrange; il amorce une relation avec la tenancière du guichet au théâtre où il travaille et, après s'être vu octroyer un Genius Award (!), décide d'entreprendre l'œuvre de sa vie, pièce « tellement réelle et vraie qu'elle lui

permettra de reproduire chaque nuance, chaque paradoxe de la vie ». L'œuvre en question, en réalité réplique exacte de sa propre vie et pour la réalisation de laquelle il fait construire une maquette reproduisant la ville de New York en entier, est évidemment la *Synecdoche* du titre, mise en abyme théâtrale non seulement de son existence, mais aussi du projet cinématographique auquel nous assistons.

On l'aura compris – et ceux qui ont fréquenté le travail de Kaufman mieux que les autres –, tout est ici conçu pour donner l'impression au spectateur d'être perdu au milieu d'un palais de miroirs, un monde de réflexions et de doubles qui se renvoient leurs images en une longue série d'emboîtements kaléidoscopiques. Manifestement, notre auteur a lu Baudrillard et il a retenu la leçon du cartographe imaginé par Borges: on nage d'emblée en plein simulacre. Soit, cela est mieux que nager en pleine bêtise comme Hollywood nous y convie si fréquemment, mais dès lors que le procédé se met à ressembler à une recette et que de surcroît il s'emballa dangereusement, son efficacité s'en ressent. Ainsi, la deuxième partie du film est tellement affectée par ce *syndrome du dédoublement* qu'on perd littéralement le fil du récit, ce qui finit par susciter davantage d'irritation que d'intérêt.

Mais cet aspect du film n'est pas le plus intéressant, beaucoup s'en faut, car si Kaufman a bel et bien la mauvaise habitude de répéter certains de ses tics de film en film, il est aussi doté d'une imagination fabuleuse et d'un sens du détail

remarquable. En ce sens, la grande trouvaille de *Synecdoche, New York* se trouve dans la manière dont on y représente le temps. Dès les premiers moments du film, alors que tout porte à croire que les coordonnées du monde qu'on nous présente sont en tous points semblables aux nôtres, déjà certaines anomalies se font remarquer: alors qu'on annonce à la radio le premier jour de l'automne, le journal que lit Cotard parle plutôt de l'Halloween; et un magazine hebdomadaire consulté par le metteur en scène contient une critique de sa pièce dès le lendemain de la première... Puis, à partir d'un certain point, le temps semble se courber et chaque minute se met à valoir des années entières, transformant la durée en une matière malléable à souhait: à la fin des deux heures que dure le film, nous avons parcouru toute la vie de Cotard, maintenant vieillard, sans qu'aucun des indices qui servent habituellement à marquer le passage des ans n'ait été évoqué.

Kaufman contribue de la sorte à fournir un équivalent temporel au procédé qu'il met en place sur le plan spatial: les événements de la vie du héros, qui trouvent en toutes sortes de circonstances l'occasion d'être reproduits (par leur mise en scène dans la pièce qu'il est en train d'élaborer) se voient en plus affectés d'une étrange résonance dans le temps, dont la répétition n'est qu'une des formes possibles. La figure de la *synecdoque* – la partie pour le tout – travaille en conséquence aux différents niveaux du film, créant une impression de déjà-vu aussi persistante qu'inquiétante. Rarement un cinéaste aura réussi à envelopper d'une forme cinématographique éloquente et subtile le sentiment universel du temps qui passe, ramenant dans le présent les fantômes du passé, faisant peser sur toute chose le poids d'une mort inévitable, contre laquelle – semble-t-il affirmer – le seul antidote connu reste la capacité des hommes à projeter leur vie dans une œuvre d'art. ■

États-Unis, 2008. Ré. et scé.: Charlie Kaufman. Ph.: Frederick Elmes. Mont.: Robert Frazen. Int.: Philip Seymour Hoffman, Catherine Keener, Tom Noonan, Emily Watson, Jennifer Jason Leigh, Samantha Morton, Michelle Williams, Tilda Swinton, Hope Davis. 124 minutes. Dist.: Equinoxe Films.